



Jacques Nolet - (1944-2017)

Jacques Nolet (1944-2017) : le philatéliste cherchant et l'écrivain découvert.

« Tu es pressé d'écrire, comme si tu étais en retard sur la vie...
La vie inexprimable..., celle qui t'es refusée chaque jour par les êtres et par les choses...
Hors d'elle, tout n'est qu'agonie soumise, fin grossière...
Hâte-toi, hâte-toi de transmettre ta part de merveilleux...
Si tu rencontres la mort durant ton labeur, reçois-la comme la nuque en sueur trouve bon le mouchoir aride et en t'inclinant, offre ta soumission, jamais tes armes.
Tu as été créé pour des moments peu communs... disparaïs sans regret au gré de la rigueur suave... »

- René Char, *Présence*, in- *Commune présence* (1964).

Prologue : une vocation annoncée

Jacques Nolet, qui nous a quittés récemment sans crier gare, s'éclipsant à l'improviste comme à son habitude, était jusqu'à hier notre collègue à l'Académie québécoise d'études philatéliques (AQEP), dont il avait joint les rangs sans hésitation à ses tout débuts en 1982 et dont il deviendra rapidement une des assises incontournables. Pour ma part, ma rencontre avec Jacques datait déjà de quelques années auparavant, à partir du moment où le hasard a fait se croiser nos destins à l'Union Philatélique de Montréal dans des locaux sans caractère situés alors sur la rue Rivard, par une soirée grise parfaitement anonyme de l'automne 1977. J'étais loin de me douter alors que le violon d'Ingres que nous partagions jusque-là à notre insu ferait de nous des complices appelés à danser quarante ans sur le même air.

Arborant déjà le front dégarni et la petite moustache tombante qui l'auront toujours caractérisé, sans oublier ses lunettes rondes qui donnaient à son regard quelque peu asiatique un petit air de nonchalance intellectuelle où dansait les soirs de pleine lune un éclat joyeusement malicieux, Jacques m'était apparu alors comme un être qui, tel un improbable bouddha amérindien au sourire énigmatique, dégageait l'assurance tranquille de celui qui se savait détenteur d'un savoir aussi antique que transcendant. Cette attitude typique témoignait chez lui d'une vaste érudition sans qu'on puisse y percevoir le moindre effort apparent de sa part, état de choses dû sans doute à sa formation classique. Sa foi religieuse, sa première passion, l'avait amené en fin de parcours académique à choisir la vocation religieuse (après des études au Grand Séminaire de Trois-Rivières, sa ville natale, puis en théologie à l'Université de Montréal où il obtint une licence canonique, il avait été ordonné prêtre en novembre 1970).

L'émergence d'une deuxième passion : l'histoire

Une fois entré dans les Ordres, Jacques débuta sa carrière ecclésiastique à Montréal comme vicaire dans la paroisse ouvrière de Sainte-Cunégonde. Toutefois, les autorités religieuses ne pouvant lui assurer un soutien financier stable et continu, il fut rapidement obligé d'aller sur le marché du travail pour y gagner son pain. C'est ainsi que pendant cinq ans, à l'emploi de la Commission scolaire de Montréal (CECM), il œuvra comme travailleur social auprès des adultes analphabètes de la « Pette Bourgogne » dans un centre voué à l'éducation populaire.



jusqu'à sa retraite en 2008.

Après cette expérience qui le marquera profondément et qui sera suivie de quelques années d'errance à gauche et à droite (surtout à gauche), Jacques se verra confier en 1977 une charge d'enseignement en classes de secondaire au Collège Notre-Dame de Montréal, institution bien connue qui dresse encore aujourd'hui ses murs centenaires en face de l'Oratoire Saint-Joseph. Il y dispensera sans faillir des cours d'histoire

Les circonstances de la vie auront ainsi fait qu'au-delà de la foi spirituelle qui l'habitait et qui n'était rien de moins qu'authentique, la deuxième passion qui le marquera sera celle de l'histoire (celle avec un grand « H »). L'histoire du Monde, bien sûr, mais plus particulièrement celle de l'Occident et surtout celle du Québec, vers laquelle son penchant nationaliste l'attirait tout naturellement.

Pendant toute sa vie active, digne émule du chanoine Lionel Groulx, Jacques fera donc de l'enseignement de l'histoire sa vocation. Pendant plus de trente ans, il verra défiler devant lui des cohortes d'élèves auxquels il tentera de faire partager sa passion en mettant tout en œuvre pour leur inculquer les rudiments d'une véritable conscience historique.

Une troisième passion depuis toujours présente

Depuis les tout débuts Jacques fut aussi habité par une troisième passion : la philatélie, au point qu'il se considérait lui-même comme un adepte inconditionnel du timbre-poste depuis ses plus lointains souvenirs. Sans indiquer exactement ce qui avait pu causer

chez lui le déclic initial, il disait à qui voulait l'entendre qu'il avait été envoûté très tôt par ces petits rectangles de papier qui ne cessaient de le fasciner par les histoires merveilleuses qu'ils étaient en mesure de lui raconter. Et Jacques se révélait particulièrement bon public. Cette passion de jeunesse se transforma très vite en une quête inlassable, lui laissant très tôt un héritage culturel inestimable où l'étudiant qu'il était devenu entre-temps sût puiser tout un lot de connaissances factuelles pour étoffer son savoir, notamment en histoire et en géographie, ce qui lui donna, d'après ses dires mêmes, une longueur d'avance sur ses camarades dans son cheminement académique.

Le caractère des collections qu'il se plût à assembler ne manqua pas d'évoluer au fil du temps : de mondial à ses débuts, son champ d'intérêt se restreignit plus tard à la France et au domaine français (colonies françaises, Monaco, Sarre). Jacques s'intéressa alors plus particulièrement aux « tirages spéciaux » qui présidaient à la genèse des timbres-poste produits en taille-douce : épreuves d'essai, épreuves de poinçon, épreuves de luxe, épreuves collectives et essais de couleur. La quête de ces artefacts d'ordinaire peu accessibles se fera opportunément à une époque où ces derniers n'étaient pas véritablement recherchés - pour ne pas dire carrément ignorés - dans le milieu des collectionneurs, ce qui faisait de Jacques un des rares visionnaires qui purent ainsi acquérir très tôt des pièces d'une grande rareté pour des sommes qu'on jugerait aujourd'hui dérisoires.



Plus tard, les habitudes philatéliques de Jacques subirent une nouvelle mutation, sans doute déclenchée par sa passion pour l'histoire : il imprima à sa démarche un virage marquant en faisant connaître au public, par des conférences et des articles, les travailleurs de l'ombre que sont les concepteurs des timbres-poste canadiens, dont plusieurs demeuraient encore actifs à cette époque : parmi eux les graphistes Raymond Bellemare, Pierre-Yves Pelletier et le graveur Yves Baril, dont il fera personnellement la connaissance et qui deviendra à son tour un fidèle de l'AQEP.

Finalement, dans la dernière étape de son évolution, à partir de 1990, Jacques décida d'aborder le domaine de connaissance sur lequel il assoira pour de bon son empire alors qu'il se met à l'étude de l'histoire postale ancienne et du développement de la poste coloniale dans l'Amérique du Nord britannique, plus particulièrement dans le territoire du Bas-Canada et dans ce qui est connu encore de nos jours comme la « Province de Québec ».

La genèse d'une œuvre

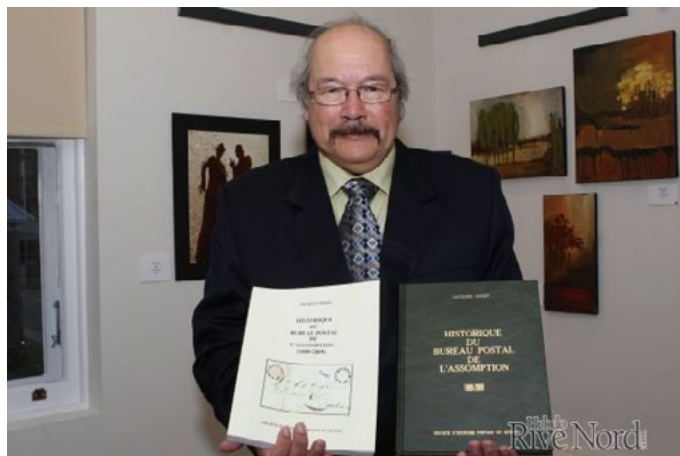
« Je rêve la tête sur la pointe de mon couteau le Pérou. »

- René Char, *L'artisanat furieux*, in- *Le marteau sans maître* (1934).

L'historien qu'était Jacques s'était rendu compte que la grande majorité des Québécois n'avaient gardé aucune connaissance des péripéties ayant marqué l'épopée postale de leur coin de pays. Selon ses propres mots : « La mémoire collective avait sombré, là comme ailleurs, dans les abysses insondables de l'oubli et les gens concernés ne se souvenaient plus de l'histoire de leur bureau postal qui avait pourtant joué un rôle essentiel dans le développement de leur communauté. »

À partir de ce moment, l'apôtre se donna comme mission la récupération, pour les générations futures, de la mémoire historique perdue et la restitution aux « gens du pays » de cette partie de leur héritage culturel que la négligence et l'indifférence avaient laissée à l'abandon.

Dans cette perspective, il produira quelques années plus tard, au terme de recherches intensives et d'un labeur aussi assidu qu'acharné, ce que plusieurs considèrent comme l'œuvre de sa vie et qu'il intitulera lui-même sa « pentalogie philatélique » (du grec ancien pour « œuvre en cinq parties ») pour souligner à sa manière le 250^e anniversaire de l'établissement d'un système postal organisé dans la vallée du Saint-Laurent.



de Québec, fut produit en 2013.

Un premier volume, sur le bureau de poste de l'Assomption, parut en 2009 ; puis le second, sur celui de Berthierville, parut l'année suivante ; le troisième, sur celui de Trois-Rivières, vit le jour en 2011 ; le quatrième, sur celui de Montréal, sortit en 2012 et finalement le dernier, mais non le moindre, sur le bureau de poste

Après une pause relative, la « pentalogie » initiale fut suivie trois années plus tard d'un sixième volume couvrant le bureau de poste de Sorel en 2016, puis d'un septième pour celui de Saint-Jean-sur-Richelieu l'année suivante. Cette collection d'ouvrages, qui font maintenant référence, ont fait de Jacques Nolet le spécialiste incontesté de l'histoire postale québécoise. L'auteur se plaisait à dire, à propos de cet ensemble destiné à marquer autant les esprits que l'histoire postale, que sa « pentalogie » constituerait à la fin de sa vie son legs ultime envers ses compatriotes et frères humains.

Toutefois la production de cette somme magistrale avait été loin de drainer tous les efforts du chercheur et de l'écrivain : au même moment, au sein de l'AQEP, Jacques fut responsable de l'édition de la majorité des recueils d'articles produits par les membres et publiés sous le nom d'« Opus ». Un véritable travail de moine, mais qui ne le rebutait d'aucune manière, car elle mettait à contribution sa vaste expérience dans le domaine de l'édition. Très prolifique, il était d'ailleurs le seul des académiciens à avoir un article signé de sa main dans chacun des fascicules parus à ce jour.

Je m'en voudrais ici de passer sous silence l'aventure que Jacques avait entreprise au tournant des années quatre-vingt avec notre regretté collègue Denis Masse, journaliste à La Presse pendant plus de quarante ans et père de l'Académie. Pendant plusieurs années, les deux complices ont rédigé et produit sans faillir, avec des moyens dérisoires, les « Fiches MAS-NO », dédiées à la vulgarisation et à la diffusion du savoir philatélique auprès du grand public.



Denis Masse

Portrait du chercheur

Jacques avait à propos de son travail de recherche une conception bien arrêtée faite d'un mélange savant mêlant adroitement une rigueur exemplaire, une discipline d'ascète et une méticulosité qui parfois confinait à la manie. Les idées qu'il mettait de l'avant, toujours systématiquement documentées et référencées, souffraient mal la contradiction, surtout si celle-ci heurtait les principes directeurs orientant sa démarche d'historien. Dans ses recherches en histoire postale, il ne se basait que sur les faits vérifiables et ses interprétations, voire ses extrapolations, à partir de ceux-ci trahissaient souvent une réelle audace, ne faisant que peu de cas des idées reçues et ne se gênant pas pour bousculer les conventions s'il le jugeait nécessaire, au grand dam de certains de ses collègues qui adhéraient pour leur part aux dogmes officiels retenus par les écoles de pensée plus traditionnelles. Pour sa part, le chercheur poursuivait sans se

détourner son labeur solitaire, indifférent aux flèches des détracteurs comme à l'obséquiosité des thuriféraires occasionnels. L'homme, quant à lui, était d'une discrétion et d'une modestie exemplaires, traits de caractère qu'il avait sans doute hérité de ses ancêtres Abénakis. Toutefois, les rares fois où il se permettait de sortir de sa réserve, ses interventions ne passaient jamais inaperçues et avaient souvent un caractère péremptoire qui trahissait son opiniâtreté, ne laissant, la plupart du temps, peu de place à la discussion. Il lui arrivait de trahir son impatience face à la réfutation de ses thèses, surtout s'il percevait cette dernière comme gratuite et sans fondement véritable. À l'opposé, sans doute quand cela faisait son affaire, Jacques pratiquait une forme d'humour caustique qui savait manier l'ironie, de même que l'autodérision, avec une aisance aussi décontractée que parfois déconcertante.

L'homme et l'écrivain

« Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux. »

- René Char, in- *Chants de la Balandrane* (1977).

Sur le terrain sacré de la culture, Jacques pratiquait ouvertement le culte de la langue de Molière et s'autorisait même, dans ses moments de grande ferveur, à idolâtrer son génie (celui de la langue, bien sûr !). La foi qu'avait l'homme d'église dans la puissance de l'écrit l'aurait fait volontiers se prosterner devant le pouvoir magique des mots et des expressions. Dans sa pratique de l'écriture, le lettré prenait plaisir à s'exprimer dans une langue naturellement recherchée et équilibrée, proscrivant la trivialité et dépourvue de toute affectation comme de toute vulgarité. Il écrivait rapidement, parfois compulsivement, dans un style fluide et précis, sans afficher de prétention littéraire avouée bien que, de temps en temps, il pouvait lui arriver de succomber à une certaine préciosité. Son utilisation insistante du « nous » pour appuyer ses dires donnait à son propos un caractère régalien que le Grand Louis aurait assurément trouvé fort séant. D'autre part sa prose n'était pas complètement imperméable aux redites, sans doute attribuables à ses vieux réflexes d'enseignant hanté par ses obsessions didactiques et voulant absolument marteler son message aux esprits réfractaires. Dans ses rapports avec ses semblables, Jacques pratiquait l'art de la conversation en humaniste rompu depuis toujours aux diverses disciplines classiques, aimant émailler de-ci de-là son discours de citations grecques et latines qui embaumaient ses phrases du parfum fané des pages roses du dictionnaire.

Dans la vie de tous les jours, pour parler simplement et sans détour, Jacques s'abandonnait volontiers à un sybaritisme de bon aloi. En bon vivant désinvolte se targuant de fuir tout excès, il appréciait la bonne chère et les vins capiteux en toute lucidité, mais sans ostentation, affichant pour l'occasion toute l'abnégation dont on était en droit de s'attendre d'un membre du clergé s'appliquant à pratiquer son vœu de pauvreté dans la plus stricte modération. Gastronomes à ses heures, il lui arrivait de jouer les cordons bleus pour les grandes occasions et sa tourtière « faite maison » s'était gagnée une solide réputation auprès des fins palais, ajoutant derechef un nouvel atout à la panoplie déjà bien garnie de ses multiples talents.

Toujours très amène et courtois, Jacques était d'un commerce agréable avec tous ceux qui étaient appelés à le côtoyer. Pourtant, ayant fait vœu de célibat, c'était un solitaire qui faisait preuve d'une remarquable discrétion sur sa personne, se taisant pudiquement sur les arcanes de sa vie privée. Il avait rompu les ponts avec sa famille adoptive depuis une quinzaine d'années, sans donner la moindre raison. Peu d'entre nous, à supposer qu'il n'y en ait jamais eu, avaient accès à son appartement transformé en véritable thébaïde dont on devine facilement les murs tapissés de livres rares régulièrement consultés et où le retraité qu'il était devenu s'était mué en artisan besogneux concoquant avec une patience fébrile, au milieu des piles de notes et de documents en équilibre parfois instable dans un désordre savamment entretenu que lui seul pouvait déchiffrer, le prochain ouvrage en devenir.

Récemment la santé du jeune septuagénaire avait commencé à donner d'inquiétants signes d'usure, au point que ce dernier avait dû renoncer à participer aux festivités entourant l'anniversaire de l'Académie qu'il avait contribué à fonder trente-cinq ans plus tôt. Mais connaissant sa vitalité, et tout en déplorant son absence, personne parmi les nôtres ne s'en soucia outre mesure. Peu de temps après, alarmé par des symptômes inquiétants, il s'était présenté à l'urgence de l'hôpital voisin, mais s'était fait signifier son congé quelques heures plus tard. C'est chez lui, à son domicile, par cette journée fatidique du sept décembre dernier, que la mort libératrice l'aura surpris, emportant avec elle le secret de ses derniers instants et mettant un terme définitif à son parcours dans ce monde.

« Le pas s'est éloigné le marcheur s'est tu. »

-

René Char, *Bourreaux de solitude*, in- *Le marteau sans maître* (1934).

L'héritage : une œuvre marquante par sa signifiante

« *Des yeux purs dans les bois cherchent en pleurant la tête habitable.* »

- René Char, *Bel édifice et les pressentiments*, in- *Le marteau sans maître* (1934).

L'œuvre que laisse Jacques Nolet derrière lui le révèle à la fois comme un précurseur et un visionnaire. Elle dénote un accomplissement hors du commun de la part d'un seul individu et constitue une somme difficile à appréhender tant elle est monumentale : de véritables « briques », dont l'existence même tient du miracle financier et qui posent aujourd'hui comme autant de pierres angulaires du savoir philatélique d'ici.

Le chercheur laisse en héritage aux philatélistes d'ici et d'ailleurs des études incroyablement détaillées et une série d'écrits remarquablement documentés, couverts par une solide réputation de chercheur spécialisé dans l'histoire postale du Québec ancien et moderne. Cette quête insatiable du savoir historique était devenue pour lui son pain quotidien, son sacerdoce, son apostolat. Bourreau de travail, il a su investir sa personne dans la recherche avec une profondeur et une intensité sans pareilles.

Jacques Nolet fut un auteur prolifique qui avait toujours quelque chose à publier. Outre sa monumentale pentologie, déjà citée, son parcours a été jalonné tout au long de sa carrière par de nombreuses publications –en fait, plus d'une centaine- dans des revues à caractère philatélique, dont « Philatélie Québec » et « The Canadian Philatelist », dont un article sur la principauté de Monaco qui lui a mérité en 1990 l'obtention de la prestigieuse médaille « Geldert » (il fut le premier québécois francophone à obtenir cette distinction) et en 2004, consécration ultime, le titre de « fellow » de la Royal Philatelic Society of Canada. S'il y avait un Prix Nobel pour la philatélie, Jacques figurerait à coup sûr parmi les candidats les plus sérieux pour l'obtenir. Quant à la canonisation, le dossier se trouve déjà sans doute entre les mains du Saint-Père...

Depuis son départ inopiné, Jacques s'est vu contraint par les circonstances de réduire, sans prévenir personne, ses activités de manière plutôt abrupte. Il laisse derrière lui une partie de son œuvre inachevée : des manuscrits sur les bureaux de poste de Drummondville, de Saint-Hyacinthe et de Stanstead étaient autant de « works in progress » rendus à divers stades d'achèvement sur sa table de travail le jour où il a dû se résigner à nous faire ses adieux. Cette situation risque-t-elle d'être définitive ? Une chose est sûre : celui d'entre nous qui voudra bien chausser ses sabots pour porter les embryons à terme et parfaire l'édifice aura sans nul doute tout un défi à relever.

Quelques histoires pour finir...

Moi et combien d'autres partageons avec Jacques bon nombre de souvenirs plus ou moins cocasses glanés lors de nos nombreuses pérégrinations à une certaine époque et qui peupleront longtemps notre imaginaire : ainsi, à l'occasion de la visite d'une exposition philatélique internationale qui se tenait à Chicago en 1986, notre groupe de vacanciers s'était entassé tant bien que mal, par mesure d'économie, dans une chambre d'hôtel remarquable par son exigüité. Pendant que de mon côté je m'évertuais sans grand succès dans mon coin à faire entendre raison, par un bouche-à-bouche assidu, à un matelas gonflable récalcitrant, Jacques, à qui aucune situation de péché n'échappait, s'était désolé de la présence au sein de notre groupe d'un couple non marié et, restant stoïque comme à son habitude devant cette triste réalité malheureusement trop fréquente de nos jours, inséra sans hésiter dans le lit fatigué son corps impavide entre ceux des amants fautifs « afin que la morale soit sauve ». Un tel dévouement totalement désintéressé doublé d'une absolution inconditionnelle accordée aux âmes sauvées de la géhenne par sa providentielle intercession, c'était Jacques dans toute sa modeste splendeur !

Il me vient à l'esprit deux autres anecdotes qui en disent long sur le caractère prémonitoire de ses habitudes de collectionneur et qui, longtemps après, forment encore matière à réflexion.

Ayant appris que j'allais à Paris, Jacques m'avait demandé de me rendre pour lui chez Édouard Berck, le célèbre négociant en timbres-poste qui tenait alors boutique Place de la Madeleine et avec qui il avait déjà fait affaire dans le passé. Il m'avait confié une liste de pièces rares plutôt inusitées qu'il recherchait particulièrement (épreuves de poinçon et épreuves collectives) pour compléter ses collections thématiques, le tout accompagné des montants qu'il était prêt à déboursier afin de voir ce que le marchand était disposé à lui proposer à ces conditions.



Je me rendis donc sur les lieux le moment venu et je soumis au préposé du comptoir d'accueil la petite liste que Jacques m'avait confiée. Celui-ci tourna alors les talons pour disparaître au bout d'un petit escalier en colimaçon menant à une mezzanine en surplomb où le maître des lieux avait aménagé son antre. Quelques instants plus tard, on m'invita à monter à mon tour. Habité par une certaine appréhension, je gravis les marches jusqu'au Saint des Saints. Édouard Berck lui-même me reçut, la liste de Jacques à la main. Il me regarda droit dans les yeux en me signifiant

de reprendre ma liste et me dit d'un ton condescendant : « Vous direz à votre Monsieur Nolet qu'ici on ne fait pas la charité. Au revoir et bon vent ! ». Après avoir assuré mon interlocuteur que je ferais le message à l'intéressé, je quittais sans demander mon reste.

De retour à mon hôtel, je compris après coup que Jacques avait réussi à monter sa remarquable collection en ne payant qu'une fraction du prix actuel, car son flair de collectionneur l'avait mis tout de go à l'avant-garde du marché : en s'attachant à collectionner des choses qui n'intéressaient alors à peu près personne, il avait payé alors pour les pièces qu'il recherchait des prix jugés maintenant dérisoires. Depuis les prix avaient explosé, mais Jacques, demeuré sourd à l'évolution du marché, était resté avec ses réflexes du début. J'en retins une leçon : si l'on s'attache à collectionner ce que personne d'autre ne recherche, le temps de la reconnaissance viendra fatalement un jour.

« *Audaces fortuna juvat* », comme aurait aimé le dire sans doute le principal intéressé.

Quelques années plus tard, je retrouvais par hasard Jacques au Palais des Congrès de Montréal lors de l'exposition philatélique Canada' 92. Toujours prêt à rendre service, il y tenait bénévolement un petit kiosque en retrait dans un coin oublié près de l'entrée principale. De fait, à part lui il n'y avait personne dans les alentours immédiats. Pourtant, quelques dizaines de mètres plus loin, les gens se pressaient pour faire la file afin de se procurer le feuillet-souvenir émis pour l'exposition. Résistant à l'appel de la queue, je vins plutôt voir mon ami Jacques.

On lui avait confié la vente du catalogue de l'exposition. Quatorze dollars. Une belle somme pour ce type de publication à l'utilité éphémère. Comme je lui faisais remarquer que le prix demandé expliquait sans doute le peu d'affluence à son comptoir, il me répliqua, pour justifier le prix demandé, qu'on trouvait inséré à l'intérieur de la publication un exemplaire du feuillet-souvenir de l'exposition.



« À ce prix, je préfère faire la queue comme les autres et l'obtenir là-bas pour moins de deux dollars. » lui dis-je.

Il me répondit : « Tu n'as pas compris ce qu'il en est : dans les faits, le feuillet qu'on trouve dans le programme diffère légèrement de celui qui est vendu au comptoir des Postes. Ce détail n'a été annoncé nulle part, alors personne n'est

au courant. Il n'y a que dix mille exemplaires disponibles de cette version inédite et il

faut acheter le catalogue pour en avoir un. Si j'étais toi, je sauterais dessus pendant que c'est encore possible. »

Sans conviction, sans doute pour lui faire plaisir ou pour paraître sensible à ses arguments, je payai pour un catalogue et le feuillet-souvenir qu'il contenait. Pas de file d'attente pour le « trésor » décrit par Jacques; pas un chat aux environs. Avoir su, je lui en aurais pris bien davantage. Ce feuillet qui n'était pas recherché alors par qui que ce soit vaut maintenant plus d'une centaine de dollars.

Je compris à partir de ce moment, comme Jacques avait tenté de m'expliquer au moyen d'une parabole de son cru, qu'il n'y a rien à gagner à suivre la foule : les fleurs les plus rares poussent au milieu du désert.

Épilogue : plus rien à dire ?

Un philosophe a dit un jour : « La vie d'un homme se résume à ses passions ». Un autre, sans doute son voisin d'en face qui ne voulait pas être en reste, a dit encore : « Au-delà de ce que nous sommes, nous sommes la somme de ce que nous faisons et ressentons. » Qu'en est-il vraiment ?

Ce thrène (que d'aucuns trouveront peut-être mi-figue mi-raisin) est maintenant arrivé à son inéluctable conclusion. Face à l'accablant silence du défunt, j'ai tenté de faire en sorte qu'il soit le reflet aussi fidèle que faire se peut des bribes de souvenirs qu'il a bien voulu nous laisser, faits d'un mélange subtil de détermination et de « zénitude », d'ironie et de sérieux, chacun d'entre eux se nourrissant des autres au sein d'une redoutable osmose.

Que peut-on dire de plus ? Il peut sembler bien téméraire, surtout de la part d'un biographe improvisé, de prétendre vouloir résumer en quelques lignes l'existence entière d'un frère d'armes duquel, malgré quarante ans passés à le côtoyer au gré de fréquentations plus ou moins assidues, on connaît au final si peu. Comment peut-on démonter la mécanique d'un être humain à la fois prêtre, philatéliste, professeur, historien, chercheur et écrivain, pour arriver à décrire avec justesse son labeur, ses joies, ses déceptions, ses angoisses, ses doutes et ses contradictions sans risquer de passer outre, d'en faire trop peu ou pire encore, d'en dire trop pour tomber dans un autre travers ? Jacques se serait-il reconnu dans ce portrait grossier, brossé à la hâte dans l'urgence du moment ? Il y a toujours chez chaque individu une part de mystère, quelque chose d'inexprimable parce que perpétuellement en devenir, une énigme non résolue que chacun garde jalousement pour soi. Maintenant que le pèlerin est parvenu

au bout du voyage, j'espère qu'il saura faire preuve de miséricorde à l'endroit de son camarade et pardonner avec sa générosité habituelle sa prose aussi prétentieuse que maladroite.

Jacques Nolet, mon semblable, mon frère, ton départ aussi soudain qu'inattendu nous bouleverse et nous laisse orphelins. Nous nous unissons tous, mes collègues et moi-même, pour souhaiter que nos chemins, maintenant irrémédiablement divergents, se croisent à nouveau dans un autre univers.

Jean-Charles Morin, membre fondateur de l'AQEP.

Laval, 27 décembre 2017-3 janvier 2018.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Louis Nolet, le frère de Jacques, qui a bien voulu partager avec lui certains souvenirs personnels, ainsi que tous ses collègues académiciens qui ont bien voulu lui faire part de leurs témoignages et lui fournir d'indispensables renseignements factuels, en particulier Yvan Leduc et Cimon Morin, dont l'aide fut infiniment précieuse, sans oublier Jean-Claude Lafleur pour l'iconographie.